

LE

SME

de la Providence divine, c'est satisfaire la conscience
adorer soi-même, c'est donner à la loi, à la patrie, un
JULES SIMON.

Directeur :

ARTIN-GINOUIER

31, RUE RICHELIEU. — PARIS

Annonces sont reçues aux bureaux du Journal

LE ROLE DE LA FEMME
DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Sous ce titre, M. Ad. Franck, notre éminent président, a fait le 14 mai dernier une conférence au profit de l'association des Dames françaises.

Nous avons remarqué à ses côtés M^{me} la comtesse Foucher de Careil, l'inépuisable et dévouée présidente de l'Association, et M. le docteur Duchâssoy son fondateur. Deux aimables personnalités que nous avons l'honneur de compter dans nos rangs.

« L'éternel féminin » formait un auditoire nombreux et distingué ; les passages les plus saillants de cette belle conférence ont été fréquemment interrompus par d'unanimes applaudissements. Comme on le voit, notre président ne consacre pas seulement son ardeur juvénile à la Ligue, il prodigue à toutes les œuvres qui luttent pour Dieu et la Patrie.

Nos lecteurs nous sauront gré d'emprunter au Journal de Débats cette conférence.

F. M.-G.

Mesdames,

Je suis flatté de contribuer, même d'une manière indirecte, et pour la courte durée d'une conversation, à la belle œuvre qui est le but de votre Société. Je n'en connais pas qui fasse plus d'honneur à notre pays, si cruellement éprouvé à l'heure qu'il est.

font le poids de l'ignorance et de l'ennui. Enfin, vous avez décidé que la bienfaisance serait éclairée par la science. Vous ne reculez pas devant l'étude aride, souvent répugnante pour votre sexe, de la partie la plus pratique de la médecine. Dans des cours professés avec dévouement, suivis avec zèle et avec intelligence, vous vous préparez aux fonctions d'ambulancières et de gardes-malades.

L'idée, surtout la création d'une telle Société, sa vitalité assurée par plusieurs années de succès signalent l'avènement d'un esprit nouveau dans les relations de la femme avec la société française, — je n'ose pas dire avec la société européenne, — et dans la manière dont elle conçoit elle-même son rôle actuel et sa destinée à venir. Un rapide coup d'œil sur le passé servira à justifier et craignez pas que j'abuse de l'histoire : j'ai trop souvent déploré l'usage malheureux et pédantesque qu'on en fait à tout propos pour m'exposer au même reproche.

C'est une vérité de fait, une sorte d'axiome historique que la vraie civilisation, la civilisation morale d'une époque ou d'une nation se mesure à la condition qu'elle fait à la femme, ou, ce qui est la même chose, à l'opinion qu'elle a conçue de sa nature et de ses facultés. Dans l'Orient, courbé sous le joug du despotisme, la femme est une esclave, moins qu'une esclave, une propriété, une chose qui se vend et qui s'achète. On en possède des troupeaux, autant qu'on en peut nourrir et surveiller. Dans la Grèce, cette patrie de l'art, de la poésie et de la liberté, la femme se présente sous deux aspects différents. Enfermée dans le gynécée, tandis que le mari défend la patrie dans les camps ou s'occupe dans l'Agora des affaires publiques, elle n'a de rapports qu'avec les esclaves et les enfants ; elle a pour tâche principale de donner à l'Etat des citoyens de sang libre, d'empêcher le mélange du sang libre avec le sang étranger ou servile. Hors du gynécée, elle est un objet d'art, elle est recherchée et admirée pour sa beauté, son esprit et sa grâce ; mais, nulle part, elle n'inspire le respect, sans lequel il n'y a pas de véritable amour. A Rome, la matrone est entourée d'un grand prestige ; mais la matrone, c'est la patricienne, dont la destinée est de conserver la pureté de la race aris-

sans avoir écrit autre chose que des lettres ou des mémoires, faisaient également sentir et goûter leur influence. Mais celles-là aussi appartenaient aux salons, au monde, à ce qu'on appelle, dans un sens particulier, la société. Hors de là, dans la bourgeoisie, dans le peuple, dans les masses profondes de la nation, la femme ne comptait pour rien ou pour peu de chose ; elle ne s'occupait des intérêts généraux, quand elle s'en occupait, qu'en manière d'écho, en reproduisant dans leurs paroles et dans leurs sentiments la qu'éprouvaient leurs maris. Comme la femme antique, elle était fermée dans le gynécée, avec cette seule différence qu'elle allait à la messe, au camp de foire et quelquefois, mais rarement, au spectacle.

Ma voilà arrivé au fond même de la question, et je crains d'avoir épuisé, avant d'y atteindre, la somme de patience dont vous pouvez disposer en ma faveur.

Quel est, quel doit être le rôle de la femme, surtout en France, dans le présent, dans notre dix-neuvième siècle, déjà si avancé et si près de sa fin ? Il va sans dire que nous n'avons pas les yeux uniquement fixés sur cette date fuyante, nous ne pouvons nous empêcher, en nous occupant de l'heure actuelle, de penser aux siècles à venir.

Sur ce sujet capital, les opinions sont nombreuses et diverses, mais toutes ne sont pas dignes d'être examinées. Je passerai sans scrupule sur toutes les opinions socialistes et matérialistes.

Le socialisme, quelque nom qu'il porte, tend à faire du corps social une collectivité, c'est-à-dire un immense bourbier, où s'effacent tous les traits de la nature humaine, où disparaissent dans un bloc de boue l'individu, la famille et l'Etat. Comment s'arrêter devant cette monstrueuse et immonde invention ? Il faut la laisser discuter dans les réunions publiques par les grands citoyens et les grandes citoyennes dont nous connaissons les noms. Il n'est pas à craindre qu'elle fasse beaucoup d'adeptes, car, plus souvent elle sera mise sous les yeux, plus elle inspirera d'horreur et de dégoût.

Je n'arrêterai pas davantage à l'opinion matérialiste, car la matière n'acceptant pas d'autres lois que celles de la mécanique ou de l'instinct bestial, nous perdrons notre temps si, nous rangeant à ce système, nous

mulées, ni leur puissance d'influence, ni leur force de résistance en présence des dangers ou des menaces d'une foule ameutée. Celles de ses pareilles qui jouent un rôle dans ces conditions et même ont réussi à se faire un renom de grandes citoyennes ne sont pas, j'en suis sûr, celles que vous voudriez prendre pour modèles. Et que deviendrons-nous, bon Dieu, s'il n'y avait pas ainsi ? Fatigués, aveuglés, assourdis de ces luttes acharnées, nous les retrouverions entrant dans notre maison ressuscitées à notre foyer. Il faudrait discuter avec notre femme, notre fille, notre mère, les mérites et les défauts d'un candidat, les vices ou les perfections d'une loi, d'une mesure de police ou d'un traité de commerce.

D'ailleurs, l'égalité des droits suppose, exige celle des devoirs. En appelant la femme devant l'urne du scrutin, il faudra donc aussi lui ouvrir les casernes, les écoles militaires et l'employer dans les camps ? Elle commandera des régiments et des armées entières, elle fera partie de la gendarmerie et de la police. En passant à un autre ordre de fonctions, on ne la trouvera pas mieux à sa place au barreau, sur le siège du magistrat ou sur les bancs du jury. Il ne lui appartient pas de scruter la conscience d'un criminel ou de prononcer une sentence de mort.

Mais parce que la femme n'est pas propre à la vie politique ou qu'elle ne peut jouer un rôle actif dans l'Etat, est-ce une raison pour la reléguer dans le gynécée, ou, pour me servir d'une expression plus juste, pour la renfermer dans la vie intérieure, dans l'enceinte plus ou moins étroite de la famille ? C'est la seconde des deux opinions devant lesquelles nous avons jugé à propos de nous arrêter.

Il est hors de doute que la femme est la reine, l'ange gardien, la divinité du foyer. Nulle part, sa présence n'est aussi bienfaisante et aussi nécessaire. Nulle part, elle n'exerce un pouvoir aussi réel, aussi actif, aussi respecté, quand elle-même est respectable et n'a pas été victime d'un choix tout à fait malheureux. « La femme, c'est la maison », dit la Sagesse indienne. Elle absente, la famille, dispersée, a cessé d'exister. Mais, sans parler des femmes qui n'ont pas de foyer, à qui il n'y a rien de

laquelle ne manque pas le don des miracles J'ai eu sous les yeux, il y a quelques jours, un volume publié par M. Maxime Du Camp, Paris bienfaisant ; j'ai éprouvé, en le lisant, un certain mouvement d'orgueil national et il m'est venu à l'esprit que bien des pages de ce livre devraient entrer dans les écoles populaires. Ceux qui en garderaient le souvenir n'oseraient pas dire ni souffrir qu'on dise dans les réunions publiques que « c'est une bonne action d'assassiner un bourgeois ».

Mais la charité n'existe pas ou se comprend difficilement sans l'idée de Dieu, sans le sentiment religieux, sous quelque forme qu'il se manifeste, car la charité ce n'est pas la pitié, que lui substitue Schopenhauer, le fondateur du pessimisme. La charité, ce n'est pas l'altruisme des positivistes, chose vague, mal définie et qui porte un nom tout à fait malheureux. Charité, caritas, veut dire amour, et l'on ne peut aimer qu'un être qui a une âme, un cœur, une intelligence, ou qui nous rappelle par quelques traits, dans une mesure restreinte, la perfection suprême, la perfection divine. Cette idée, aussi vieille que le genre humain, est attaquée aujourd'hui de tous les côtés, au nom de la science. C'est aux femmes qu'il appartient de la défendre au nom du sentiment, au nom de l'amour éternel, au nom de ce besoin de dévouement et de sacrifice qui est leur essence même. Otez-leur cette puissance d'aimer et de se sacrifier, elles restent par leurs autres facultés inférieures à l'homme et ne sont plus que ses instruments, ses esclaves.

Mais ce n'est pas seulement par le sentiment que les femmes sont appelées à exercer sur la société une influence salutaire, c'est aussi par la science. Doués de raison comme les hommes et de la même raison, puisqu'il n'y en a qu'une, comment la science leur serait-elle interdite ! On l'a cru pendant fort longtemps, et Molière a cru leur faire une grande concession en disant qu'elles doivent avoir des clartés de tout. Non, elles peuvent avoir connaissance de tout, elles peuvent acquérir toutes les sciences ; mais elles ne doivent pas les acquérir toutes. Je trouve inutile, par exemple, et même dangereux pour leur santé qu'elles soient saturées d'al-

tesse Foucher de Careil, l'infortunée et dévouée présidente de l'Association, et M. le docteur Duchassey son fondateur. Deux aimables personnalités que nous avons l'honneur de compter dans nos rangs.

« L'éternel féminin » formait un auditoire nombreux et distingué ; les passages les plus saillants de cette belle conférence ont été fréquemment interrompus par d'unanimes applaudissements. Comme on le voit, notre cher président ne consacre pas seulement son ardeur juvénile à la Ligue, il prodigue à toutes les œuvres qui lui paraissent pour Dieu et la Patrie.

Nos lecteurs nous sauront gré d'emprunter au *Journal de Débats* cette conférence.

F. M.-G.

Mesdames,

Je suis flatté de contribuer, même d'une manière indirecte, et pour la courte durée d'une conversation, à la belle œuvre qui est le but de votre Société. Je n'en connais pas qui fasse plus d'honneur à notre pays, si cruellement éprouvé à l'heure qu'il est, ni qui soit une protestation plus éloquente contre la barbarie de la paix armée, contre l'état de haine et de soupçon en permanence infligé à notre nation et à toutes les nations civilisées de l'Europe par une application récente de l'odieux droit de conquête. C'est cette œuvre même, je parle de la vôtre, non de celle de l'Allemagne, qui m'a suggéré le sujet dont je me propose de vous entretenir : le rôle de la femme dans la société contemporaine.

Assurément, les associations charitables ne sont pas nouvelles. Le monde entier connaît et bénit les saintes filles de Saint-Vincent de Paul, un nom plus glorieux pour la France que ne le sont pour l'Allemagne ceux de Frédéric II et du prince de Bismarck. Pour chasser les sœurs de Saint-Vincent de Paul de nos maisons hospitalières, il ne fallait rien moins que l'ineptie, l'ignorance et le fanatisme athée, en même temps que révolutionnaire, du Conseil municipal de Paris. Mais l'admirable institution dont je vous parle et toutes celles qui ont été créées à son image ont un cachet particulier, elles procèdent d'un dogme, elles forment, chacune à part, une congrégation fermée, elles en portent, dans leurs vêtements, la marque invariable. Vous, Mesdames, vous êtes une association de femmes du monde, — je ne veux pas dire de femmes mondaines, — ouverte à toutes les bonnes volontés, à tous les concours sérieux, de quelque côté qu'ils viennent, de quelque classe et de quelque communion qu'ils sortent ou à laquelle ils appartiennent. Vous ne demandez pas ce que l'on pense ni ce que l'on croit, mais quels services on est disposée à rendre. Chacune de vous s'habille comme il lui plaît, parle la langue qui lui est familière, appartient à l'œuvre commune dans la mesure de son pouvoir ou de son bon cœur, et cette dernière condition ne fait jamais défaut.

De plus, vous réunissez dans un sentiment unique la charité et le patriotisme, l'intérêt de la paix et le souci de la guerre. L'armée est le but prochain, le but immédiat, mais non le seul but de vos sacrifices et de vos efforts. Aux soulagements que vous offrez aux blessés et aux malades, vous joignez ceux qui s'adressent à l'esprit, qui dimi-

cluent une pauvre femme, une esclave, une propriétaire, une chose qui se vend et qui s'achète. On en possède des troupeaux, autant qu'on en peut nourrir et surveiller. Dans la Grèce, cette patrie de l'art, de la poésie et de la liberté, la femme se présente sous deux aspects différents. Enfermée dans le gynécée, tandis que le mari défend la patrie dans les camps ou s'occupe dans l'Agora des affaires publiques, elle n'a de rapports qu'avec les esclaves et les enfants ; elle a pour tâche principale de donner à l'Etat des citoyens de sang libre, d'empêcher le mélange du sang libre avec le sang étranger ou servile. Hors du gynécée, elle est un objet d'art, elle est recherchée et admirée pour sa beauté, son esprit et sa grâce ; mais, nulle part, elle n'inspire le respect, sans lequel il n'y a pas de véritable amour. A Rome, la matrone est entourée d'un grand prestige ; mais la matrone, c'est la patricienne, dont la destinée est de conserver la pureté de la race aristocratique. Elle n'a pas plus de droits que les enfants auxquels elle a donné le jour, elle est soumise comme eux à l'autorité illimitée du maître de la maison, du *paterfamilias*. On a épuisé pour elle la somme des louanges quand on a dit qu'elle a été chaste, qu'elle a gardé la maison et filé la laine.

Durant la rude période du moyen âge, le grand refuge de la femme, c'est le cloître ; mais dans le monde, dans le siècle, comme on disait alors, elle partageait avec l'homme les humiliations et les cruelles épreuves du servage, sans être admise, sinon par exception, aux honneurs, aux prérogatives et au pouvoir du seigneur féodal. C'était pourtant l'âge de la chevalerie et des cours d'amour, celui où les trouvères et les troubadours célébraient avec enthousiasme la beauté et les vertus de leurs dames. Mais il ne faut pas oublier que la chevalerie et ses mystiques amours étaient un pur idéal, une création de l'esprit dans laquelle se réfugiaient les belles âmes dégoûtées du spectacle du monde réel. C'était comme la religion de l'imagination et du rêve née à côté de la religion du dogme et de la foi.

Que vous dirai-je maintenant du rôle de la femme pendant les temps modernes qui ont précédé immédiatement celui où nous vivons, pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ? Ce rôle est charmant, parce que la civilisation a accompli de merveilleux progrès, parce qu'on a une idée de plus en plus élevée de l'âme, de la nature humaine et de l'esprit humain. Les grands poètes, les grands philosophes, les grands orateurs avaient paru. Shakespeare, Milton, Descartes, Malebranche, Corneille, Racine, Bossuet avaient répandu des flots de lumière, de poésie et d'éloquence. Mais où s'exerce cette admirable, cette bienfaisante intervention de la femme ? Celle de M^{me} de Sévigné, de M^{me} de Lafayette, de M^{me} de Maintenon et tout à la fin de M^{me} de Staël ? Partant de natures exceptionnelles, singulièrement privilégiées, elle ne dépassait pas les limites d'une sphère également privilégiée, la sphère des salons, la sphère qui représente le grand monde, l'aristocratie de l'esprit, sinon toujours celle de la naissance et de la fortune. Il y avait des femmes très remarquables qui, sans avoir rien écrit ou

scrupule sur toutes les opinions socialistes et matérialistes.

Le socialisme, quelque nom qu'il porte, tend à faire du corps social une *collectivité*, c'est-à-dire un immense borborygme, où s'effacent tous les traits de la nature humaine, où disparaissent dans un bloc de boue l'individu, la famille et l'Etat. Comment s'arrêter devant cette monstrueuse et immonde invention ? Il faut la laisser discuter dans les réunions publiques par les grands citoyens et les grandes citoyennes dont nous connaissons les noms. Il n'est pas à craindre qu'elle fasse beaucoup d'adoptés, car, plus souvent elle sera mise sous les yeux, plus elle inspirera d'horreur et de dégoût.

J'en m'arrêterai pas davantage à l'opinion matérialiste, car la matière n'acceptant pas d'autres lois que celles de la mécanique ou de l'instinct bestial, nous perdriions notre temps si, nous rangeant à ce système, nous cherchions, soit pour l'homme, soit pour la femme, les règles de la morale, les inspirations de la conscience, les prescriptions du devoir, les impulsions de la charité, le but du dévouement et du sacrifice. Je me rappelle avoir entendu crier dans les rues de Paris un journal qui avait pour titre : *Ni Dieu ni Maître*. Je disais intérieurement au rédacteur et au lecteur convaincu de ce journal : « Tu te trompes, mon ami ; par cela seul que tu es sans Dieu, tu trouveras un maître ; ce sera quiconque se sentira plus fort que toi et voudra te contraindre à faire ses volontés. » Celui qui croit en Dieu n'obéit qu'à la loi de Dieu inscrite dans sa conscience, et il souffrira la mort plutôt que de l'enfreindre, par conséquent il restera libre.

L'opinion socialiste et l'opinion matérialiste une fois écartées, nous en trouvons, en face de nous, deux autres qu'il faut examiner d'un peu plus près. La première, celle qui a fait et qui fait encore le plus de bruit, nous montre la femme opprimée dans la société contemporaine et par là même condamnée à un rôle subalterne. Et pourquoi la femme est-elle opprimée ? Parce qu'elle ne jouit pas des mêmes droits que l'homme. Elle est absolument exclue de la vie politique ; elle ne fait partie ni du Parlement, ni des Conseils généraux, ni des Conseils municipaux, ni d'aucune magistrature politique, judiciaire ou administrative ; elle ne fait point partie des corps électoraux qui nomment à ces différentes fonctions. De là vient qu'on ne tient aucun compte ni de ses intérêts, ni de ses aspirations, ni de ses besoins, trop heureuse encore quand on ne gouverne pas et n'administre pas contre elle. Vous savez qu'il y a eu, qu'il y avait, il n'y a pas longtemps, des associations organisées pour l'émancipation politique des femmes. Parmi les partisans de cette mesure se trouve un écrivain, un économiste, un philosophe du plus grand mérite, John Stuart Mill.

Je ne vous offenserai pas, j'en suis sûr, en soutenant l'opinion contraire. La femme ne possède aucune des qualités morales et physiques qui font les orateurs et les tribuns des assemblées publiques, des Assemblées législatives, des clubs et des simples réunions électorales. Elle n'a ni leurs gestes ni leur voix, ni leurs colères réelles ou si-

mais parce que la femme n'est pas préparée à la vie politique ou qu'elle ne peut jouer un rôle actif dans l'Etat, est-ce une raison pour la reléguer dans le gynécée, ou, pour me servir d'une expression plus juste, pour la renfermer dans la vie intérieure, dans l'enceinte plus ou moins étroite de la famille ? C'est la seconde des deux opinions devant lesquelles nous avons jugé à propos de nous arrêter.

Il est hors de doute que la femme est la reine, l'ange gardien, la divinité du foyer. Nulle part, sa présence n'est aussi bienfaisante et aussi nécessaire. Nulle part, elle n'exerce un pouvoir aussi réel, aussi actif, aussi respecté, quand elle-même est respectable et n'a pas été victime d'un choix tout à fait malheureux. « La femme, c'est la maison », dit la Sagesse indienne. Elle absente ; la famille, dispersée, a cessé d'exister. Mais, sans parler des femmes qui n'ont pas de foyer, à qui il est impossible ou, pour des raisons diverses, très difficile d'en avoir un, il est tout à fait injuste, tout à fait contraire au bien général de ne laisser ouverte que cette unique sphère à l'activité, à l'intelligence, à l'inépuisable dévouement de la moitié du genre humain. Au-dessus de la famille et de l'Etat, qui lui sont redevables de leur honneur et de leur force, qui tirent de son sein tous leurs principes de conservation et de perfectionnement, vient se placer la société. Qu'est-ce que la société ? C'est autre chose que ce qu'on appelle le monde ; c'est la nature humaine considérée dans l'ensemble et dans le développement continu de ses facultés. C'est dans l'intérêt de la société, ou, ce qui est la même chose, c'est dans l'intérêt de la nature humaine, par respect pour sa dignité, que la famille existe et a été créée. C'est dans le même intérêt que s'est formé, aux époques de civilisation, et que devrait être gouverné l'Etat. L'Etat n'est pas la société, car il n'est pas la nature humaine ; mais il ne vaut, ne subsiste et ne grandit que par elle. Il profite de toutes ses lumières et de toutes ses vertus ; il décline et il périt par ses vices. J'en dirai autant de la famille. Ses qualités et ses défauts, ses perfectionnements et ses chutes sont ceux de la société qui lui a donné naissance et dont elle est le fondement nécessaire.

Me sera-t-il maintenant difficile de montrer que la femme, la femme moderne, la femme française, a un rôle à remplir dans la société actuelle, dans cette société française dont elle connaît si bien les besoins et dont elle a si cruellement subi les malheurs ? Aucune des facultés, aucune des vertus, aucune des connaissances dont cette société réclame le développement ne lui est étrangère. A toutes elle est capable d'apporter un accroissement qui sera son honneur en même temps qu'il sera une des forces de notre pays.

J'ai déjà parlé de la manière dont elle comprend, dont vous comprenez vous-mêmes la charité. Je n'y reviendrai pas. Je dirai seulement que dans cette France si méconnue, si calomniée hors de ses frontières, et surtout dans ce Paris, le théâtre de tant de révolutions, le foyer de tant de vices et de misères, la charité est devenue depuis longtemps une sorte de religion nationale à

leur essence même. Otez-leur cette puissance d'aimer et de se sacrifier, elles restent par leurs autres facultés inférieures à l'homme et ne sont plus que ses instruments, ses esclaves.

Mais ce n'est pas seulement par le sentiment que les femmes sont appelées à exercer sur la société une influence salutaire, c'est aussi par la science. Donés de raison comme les hommes et de la même raison, puisqu'il n'y en a qu'une, comment la science leur serait-elle interdite ! On l'a cru pendant fort longtemps, et Molière a cru leur faire une grande concession en disant qu'elles doivent avoir des clartés de tout. Non, elles peuvent avoir connaissance de tout, elles peuvent acquérir toutes les sciences ; mais elles ne doivent pas les acquérir toutes. Je trouve inutile, par exemple, et même dangereux pour leur santé qu'elles soient saturées d'algèbre, de trigonométrie, de mécanique, de statistique et de philologie. Les sciences qui leur conviennent sont celles qui leur font connaître la nature et l'humanité, l'univers et l'âme, sans en excepter la physiologie et certaines parties de la philosophie : mais elles s'en serviront surtout pour en tirer des applications utiles à l'humanité et pour élever leur propre pensée ; elles en feront usage aussi pour combattre les doctrines égoïstes et athées. En un mot, elles donneront à la science des entrailles.

Comment ne pas me rappeler à ce propos ce qu'elles peuvent faire pour les lettres ? Elles n'ont plus à fournir, dans cette sphère de la pensée humaine, les preuves de leur capacité. De grands noms répondent pour elles, et, au premier rang de ces noms, ceux de M^{me} de Staël et de George Sand. Mais il n'est pas nécessaire qu'elles écrivent pour servir par les lettres les intérêts de la société. Il suffit qu'elles jugent et qu'elles surveillent ; par là elles exercent un grand pouvoir, car ce sont elles qui font le succès. Je voudrais donc, entre les honnêtes femmes et les femmes d'esprit, une véritable ligue qui fermerait la maison ou qui en bannirait tant de romans immondes qui déshonorent leur sexe, qui insultent dans chaque famille l'épouse, la fille, la mère, en même temps qu'ils sont la honte de notre pays dans les pays étrangers. Qu'elles ne soient pas moins sévères pour le pessimisme que pour l'immoralité et l'impudeur. « Le pessimisme, comme l'a dit un jeune philosophe qui vient de mourir, c'est la religion du désespoir. » C'est par là même la religion du suicide, car, aux peuples qui se sont inoculé ce virus, il n'y a plus qu'à se dissoudre et à mourir.

En travaillant de toutes leurs forces à la conservation et au perfectionnement de la société, les femmes, par là même, feront œuvre de patriotisme ; car la société n'est qu'un vain mot, une abstraction vide de sens sans la patrie. « Le patriotisme, a dit Schopenhauer, est le préjugé des sots et le plus sot des préjugés. » C'est un mot digne du fondateur du pessimisme.

La patrie, c'est une personnalité morale, intellectuelle et politique, qui a grandi avec les temps, qui a conquis sa place au soleil par l'héroïsme et par le génie et hors de laquelle l'individu n'est qu'un paria, victime

de toutes les oppressions et de toutes les misères. La patrie est dans le passé aussi bien que dans le présent et dans l'avenir. La patrie n'est jamais personnifiée dans un homme, même dans un homme supérieur. Mais il y a deux espèces de patriotisme : l'un fait de haine et de préjugés ; l'autre qui, à l'héroïsme de la défense, quand l'héroïsme est nécessaire, joint l'amour de l'humanité, le respect de tous les peuples. Le premier c'est le patriotisme antique ; le second, c'est le patriotisme moderne ; c'est à celui-là que les femmes devront se consacrer.

Tout ce que je viens de vous dire, Mesdames, je le résume en un dernier mot. L'ancienne Rome faisait dépendre son salut de la garde du feu sacré confié à un collège de prêtresses. Pour nous, le feu sacré, c'est la sainte flamme de la charité et du patriotisme, c'est la foi en Dieu et dans les facultés divines de la nature humaine. La garde de cette flamme vivifiante appartient désormais, non pas à un corps sacerdotal, mais à toutes les honnêtes femmes.

AD. FRANCK.

LE SUCCÈS

La naissance de *La Paix Sociale* a été couronnée d'un succès qui a dépassé toutes nos espérances. Nous ne dirons pas le chiffre de notre tirage de peur d'être taxé d'exagération.

Il nous suffira de dire que nos bureaux, dans la journée de vendredi, ont été vœufs de *La Paix Sociale*. Celui qui vous parle a été obligé d'en acheter dans des kiosques pour en offrir à plusieurs de ses amis. L'imprimeur ne pouvant pas nous fournir dans la mesure de nos besoins, nous avons été contraint de reculer le départ du service de la province. Nous en demandons pardon à tous nos correspondants et lecteurs des départements, ils auront une compensation en apprenant le véritable succès que nous avons récolté au sein de cette *Grande Babylonie Moderne* si sceptique lorsqu'il s'agit des choses spirituelles. Ne désespérons pas, la voix de la légion des crieurs, qui s'époumonnaient à crier la « *Paix Sociale* » retentit encore aux oreilles même de ceux qui sont des adversaires irréconciliables. Les nuées de lettres de blâme et de félicitation prouvent que nous avons frappé juste. Il nous sera littéralement impossible de répondre à toutes les questions ; ce que nous pouvons déjà promettre, c'est de tenir compte des vœux et des projets qui nous paraissent réalisables et pratiques.

Merci, amis et lecteurs : la cause

Voici venir, — nous l'espérons du moins, — la saison des promenades à la campagne. Elle va donner quelque intérêt aux observations suivantes que nous empruntons au *Bulletin de la Société protectrice des animaux* :

Avant la pluie. — Les hirondelles rasant la surface du sol.

Les lézards se cachent.

Les oiseaux lustront leurs plumes.

Les mouches piquent fortement.

Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière.

Les poissons sautent hors de l'eau.

Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent.

Les bêtes à cornes mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeaux aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.

Les moutons quittent le pâturage avec regret.

Les chèvres choisissent les lieux abrités.

Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent les oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les paons crient du haut des arbres.

Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses à terre ou dans les haies et poussent tous ensemble des cris incessants.

Les grenouilles coassent.

Les rouges-gorges s'approchent des habitations.

Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère.

Les fourmis transportent activement leurs œufs (coques).

Maison-Blanche. C'est dans son coupé, traîné par deux magnifiques chevaux alezans, pendant sa promenade du matin, que M^{me} Cleveland prend généralement sa leçon de français.

Ainsi, actuellement, un matin chaque semaine, le coupé de M^{me} Cleveland s'arrête devant la maison de son institutrice. Celle-ci prend place à côté de M^{me} Cleveland et, pendant tout le temps que dure la promenade, on ne l'entend que français. Tout dernièrement, M^{me} Cleveland, au cours de la promenade, a eu l'occasion de donner des ordres, à son cocher nommé Hawkins, un nègre que tout le monde connaît à Washington. Oubliant un instant que Hawkins ne savait que l'anglais, M^{me} Cleveland lui a donné ses ordres en français et, au moment où elle s'apercevait de sa méprise, le nègre, ne voulant pas laisser voir son ignorance, s'est empressé de lui répondre : « Oui, oui, madame. »

C'était tout ce que le pauvre Hawkins savait de français, et M^{me} Cleveland et l'institutrice sont parties d'un franc éclat de rire en lui voyant prendre exactement la direction opposée à l'endroit où M^{me} Cleveland l'avait prié de la conduire.

A ce propos nous croyons utile de citer quelques-unes des bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Nous portions les portions.

Les portions, les portions-nous ?

Les poules du couvent couvent.

Mes fils ont cassé mes fils.

Il est de l'Est.

Je vis ces vis.

la Bible nous explique très clair que le Créateur était seul quand il fit la lumière, il n'a donc pu discuter.

LE GLANEUR.

BOITE AUX LETTRES

Parmi les lettres qui nous arrivent de tous les coins de la France et de l'Étranger, permettez-nous de citer la suivante sans y changer une syllabe.

Nevers le 4 juin 1888.

Monsieur le Directeur,

Quelle a été ma joie, lorsque j'ai vu aux étalages des libraires de Nevers, où

Quelle belle œuvre vous avez faite, la nation entière doit vous en être reconnaissante. Tous les vrais patriotes, s'ils sont logiques, doivent vous suivre dans la voie large où vous êtes entré.

Pour moi, déjà membre de la Ligue, je m'engage à faire une propagande active pour votre organe. Je désire que mon exemple soit suivi par tous les adhérents de votre œuvre.

Dieu ne suscitera-t-il pas une âme généreuse, un cœur de patriote, pour donner à cette œuvre morale et sociale, les capitaux nécessaires pour son extension ?

En tout cas, ne pourra-t-on pas former une société par action, afin de garantir sa durée ? Je proposerai, quoique dans une situation modeste, que l'on fit des actions de cent francs avec des versements échelonnés afin de permettre à toutes les bourses d'y souscrire.

Dès aujourd'hui je souscris pour une action de cent francs, si mon projet est mis en exécution.

Je forme des vœux pour que mon exemple soit profitable, afin que notre œuvre forme un nouveau gouvernail

luxuriante verdure, peut-être tendant un peu au bleu ; mais il y a de ces verdurees là chez Wateau.

M. Paul Flandrin nous donne de belles études très finement fouillées, *Portraits des Falaises du Tréport à mer basse*.

La prairie de M. Harpignies est bien chargée de détails, et les ombres y sont bien crues ; mais son torrent dans le Val au soleil couché, remplit seul de son bruit un calme bien beau.

Les deux tableaux de M. Alexis de Fontenay sont charmants, d'un charme qui tient peut-être à un certain conventionnel. Mais le tout est d'être d'accord avec le peintre.

M. Lansyer a représenté l'Institut de France en plein soleil. C'est une vue de Paris très exacte, qui peut devenir un jour un document archéologique. Les vues de ce genre sont trop rares. Mais quelle étrange idée a eue ensuite M. Lansyer de nous montrer la place Maubert par-dessous un arc-boutant de Notre-Dame !

lone Moderne si sceptique lorsqu'il s'agit des choses spirituelles. Ne désespérons pas, la voix de la légion des crieurs, qui s'époumonnaient à crier la « Paix Sociale » retentit encore aux oreilles même de ceux qui sont des adversaires irréconciliables. Les nuées de lettres de blâme et de félicitation prouvent que nous avons frappé juste. Il nous sera littéralement impossible de répondre à toutes les questions, ce que nous pouvons déjà promettre, c'est de tenir compte des vœux et des projets qui nous paraissent réalisables et pratiques.

Merci, amis et lecteurs : la cause spiritualiste a fait une éclatante manifestation autour du programme si sage et si catégorique que la main d'un maître et d'un savant a tracé dans la lucidité de sa puissance intellectuelle et de son intrépidité patriotique. La tâche que notre éminent rédacteur en chef a entreprise à la fin de sa carrière, forme le couronnement d'une vie studieuse pleine d'exemples de moralité et d'abnégation. Que son exemple soit suivi par tous les hommes de cœur qui aiment passionnément la France, cette pauvre meurtrie que la plupart de ses enfants déshonorent par la diffusion des plus cyniques doctrines que l'humanité possède pour son propre suicide.

Je crois être ici l'interprète de tous nos lecteurs, en remerciant cette pléiade d'hommes illustres, qui forme l'avant-garde de notre légion et qui sont prêts à nous aider de la puissance de leur parole et de leur plume.

Enfin, merci à tous les confrères qui veulent bien faire connaître notre œuvre et la « Paix Sociale », ils travaillent ainsi avec nous au succès de la cause de Dieu et de la Patrie.

F. MARTIN GINOUVIER.

BULLETIN POLITIQUE

La Paix Sociale voit avec une profonde tristesse l'état de guerre des partis en France; elle fait appel au patriotisme de tous pour en finir avec une agitation qui a trop duré. Que cette question de la revision soit donc résolue par le vote de lundi.

Conservateurs, vous qui vous honorez de porter ce nom, êtes-vous bien sûrs que la revision tournerait au profit de vos préférences, qu'elle ne compromettrait pas l'ordre social? Républicains, êtes-vous sûrs qu'une constitution nouvelle donnerait à la République plus de vitalité? Pourquoi donc voudriez-vous courir l'aventure?

qu'ils mentent et secouent les oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les paons errent du haut des arbres.

Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses à terre ou dans les haies et poussent tous ensemble des cris incessants.

Les grenouilles sautent.

Les rouges-gorges s'approchent des habitations.

Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère.

Les fourmis transportent activement leurs œufs (coques).

Les grosses espèces de limaçons et d'hélices font leur apparition.

Quand le temps va être beau. — Les tipules et les cousins volent, le soir, en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

Signes indiquant un vent prochain. — Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent folâtres et butent leur front.

Les porcs transportent de la paille dans la bouche, orient et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les oies essayent de voler ou étendent leurs ailes.

Les pigeons claquent fortement des ailes en volant.

Les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres afin de se nourrir des insectes qui s'abritent du côté opposé au vent.

Les pies se réunissent en petites volées et jasant entre elles.

Avant les orages. — La litorne chante fort et longtemps.

Les hirondelles de mer quittent la côte pour pénétrer à l'intérieur des terres.

Les marsouins se réunissent en troupes qui pénètrent dans les rivières ou s'approchent des côtes.

Les martinets s'éloignent des villes et voltigent au-dessus des campagnes en criant fortement.

Les leçons de français de M^{me} Cleveland femme du président des Etats-Unis.

Plusieurs journaux annoncent que depuis plusieurs mois, M^{me} Cleveland, femme du président des Etats-Unis, a tenu à prendre des leçons de français. Les journaux de Washington affirment

franc de rictus en lui voyant prendre exactement la direction opposée à l'endroit où M^{me} Cleveland l'avait prié de la conduire.

A ce propos nous croyons utile de citer quelques-unes des bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Nous portions les portions.

Les portions, les portions-nous?

Les poules du couvent couvent.

Mes fils ont cassé mes fils.

Il est de l'Est.

Je vis ces vis.

Cet homme est fier, peut-on s'y fier?

Nous éditions de belles éditions.

Nous relations ces relations intéressantes.

Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.

Nous inspections les inspections elles-mêmes.

Nous exceptions ces exceptions.

Je suis content qu'ils content cette histoire.

Il convient qu'ils convient leurs amis.

Ils ont un caractère violent; ils violent leurs promesses.

Ils expédient leurs lettres; c'est un bon expédient.

Nos intentions sont que nous intentions ce procès.

Ils négligent leurs devoirs; je suis moins négligent.

Nous objections beaucoup de choses contre vos objections.

Ils résident à Paris chez le résident d'une cour étrangère.

Les poissons affluent à un affluent, etc.

A l'Académie des sciences morales et politiques.

L'Académie des sciences morales et politiques a procédé, samedi dernier, à l'élection d'un académicien libre en remplacement de M. Carnot, décédé.

Les candidats étaient : MM. Lefèvre-Pontalis, député, Paul de Rémusat, sénateur, Chaignet, Alfred Blanche, Duverger, Alfred Jourdan et Christophle.

Par 22 voix sur 43 votants, M. Lefèvre-Pontalis a été élu membre libre.

Le pape enverra la Rose d'or à la princesse régente du Brésil, pour lui témoigner sa reconnaissance de son

Dieu ne suscitera-t-il pas une âme généreuse, un cœur de patriote, pour donner à cette œuvre morale et sociale, les capitaux nécessaires pour son extension?

En tout cas, ne pourra-t-on pas former une société par action, afin de garantir sa durée? Je proposerai, quoique dans une situation modeste, que l'on fit des actions de cent francs avec des versements échelonnés afin de permettre à toutes les bourses d'y souscrire.

Des aujourd'hui je souscris pour une action de cent francs, si mon projet est mis en exécution.

Je forme des vœux pour que mon exemple soit profitable, afin que notre œuvre forme un nouveau gouvernail pour le navire social de la France qui va droit au gouffre sans fin des calamités publiques et de la barbarie raffinée.

Recevez, etc.

VICTOR CONVERSEY.

SALON DE 1888

PEINTURE

2^e ARTICLE

Je veux d'abord réparer un oubli. Le portrait de M^{lle} Blanche R... par M. Lorbriehon n'est pas seulement un beau portrait aux chairs bien modelées, aux étoffes bien rendues; on y sent l'expression d'une physionomie.

J'ai dit que les paysagistes de la nouvelle école recherchent la vérité vraie. J'ai quelques observations à faire sur cette recherche de la vérité. Indépendamment de la façon particulière à chacun de sentir et de rendre, il existe comme deux camps parmi les artistes. Les uns ayant une certaine manière d'être naturalistes, semblent peindre sans choix de leur sujet, s'inquiétant peu qu'il soit agréable, s'attachent, peut-être de parti pris, aux lieux dépourvus de pittoresque, aux grèves nues, aux rochers monotones, aux coteaux arides, aux marais visqueux, aux arbres rabougris, complétant leur tableau par un soleil aveuglant ou un ciel uniformément gris, ou bien encore veulent tant de vérité dans le vrai, qu'ils ne copient que l'in vraisemblable. Les autres croient encore ne devoir s'arrêter que devant les sites majestueux ou gracieux, les horizons vastes ou les effets magiques de la lumière et de l'ombre dans les bois. Qu'ils peignent les heures brûlantes du jour, les nuits étoilées ou la mélancolie des crépuscules, juin ou décembre, ils songent à nous donner l'impression des chants d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes ou du silence, de la tiédeur de l'air ou de l'aigreur de la bise avec les longs croassements des corbeaux.

La prairie de M. Harpignies est bien chargée de détails, et les ombres y sont bien crues; mais son torrent dans le Val au soleil couché, remplit seul de son bruit un calme bien beau.

Les deux tableaux de M. Alexis de Fontenay sont charmants, d'un charme qui tient peut-être à un certain conventionnel. Mais le tout est d'être d'accord avec le peintre.

M. Lansyer a représenté l'Institut de France en plein soleil. C'est une vue de Paris très exacte, qui peut devenir un jour un document archéologique. Les vues de ce genre sont trop rares. Mais quelle étrange idée a eue ensuite M. Lansyer de nous montrer la place Maubert par-dessous un arc-boutant de Notre-Dame!

Bien différent de cette échappée à travers des toits est la vue du Grand canal Venise, de M. William Wyld. Il s'ouvre largement au premier plan, inondé de soleil. Ce brillant coloris se retrouve dans le Souvenir de Vérone, du même artiste.

M. Ziem nous conduit aussi à Venise; et il nous la peint avec des couleurs encore plus vives que M. Wyld. Cette fois c'est un flambloiment. Mais je ne peux chicaner M. Ziem pour son ciel vénitien, par la raison que je ne le connais pas.

MM. Emile Breton, Mesdag et Thiolle ont exposé de fort belles marines, et je ne sais auquel des trois donner la préférence. Les clartés astrales des deux premiers et les tons lointains du troisième tiennent également du traditionnel. Mais quelque étrange parenté qu'ait le Soleil couchant en mer de M. Breton avec la Plage de Scheveningue au clair de lune de M. Mesdag, celui-là se distingue de celui-ci par une extrême sobriété de détails. Pour M. Thiolle, il se plaît à les faire abonder, mais avec un grand bonheur.

Avec la Marée montante de M. Defaux, j'arrive à l'école nouvelle et à l'admiration sans restriction. On croit entendre gronder le flot frangé d'écume et sentir l'haleine salée du vent. La falaise d'une parfaite vérité occupe, à gauche, dans la composition une place suffisante, laissant à la mer et au ciel un large développement. C'est de loin que je recommande de regarder ce tableau. En Normandie, du même auteur, est un très beau paysage très vrai, mais auquel j'aurais voulu plus de ciel.

Des deux tableaux de M. Isembart, celui que je préfère n'est pas le Ruisseau du Val-Noir. La mélancolie de celui-ci s'égaye heureusement des rayons qui dorent, au fond, le haut des rochers; c'est une œuvre de maître; mais je trouve dans le Champ de bruyères, à la fois dans la profondeur d'horizon et dans l'intérêt des détails du premier plan, dans la lumière douce qui l'éclaire, s'avivant au